

De Dieu inconnu à l'incognito de Dieu

*Dieu est venu incognito dans le monde,
pourquoi ses ministres devraient-ils tirer l'oeil ?*^{188 189}

De Dieu inconnu au trop connu de Dieu

« ***Au dieu inconnu*** » : Paul se promène, presque comme un touriste, dans la ville d'Athènes, il tombe en arrêt sur l'inscription d'un autel édifié « au dieu inconnu ». Se lève en lui le désir d'aller au-devant de ces quêteurs de vérité qui invoquent un dieu sans le connaître.

Aux disciples de Socrate, Platon ou Épictète, Paul propose la connaissance véritable, la « gnose » : le dévoilement d'une vérité dissimulée, et comme oubliée. S'impose en surimpression, comme clef de l'énigme, la figure de Jésus, l'homme abaissé si bas, relevé par Dieu dans la puissance de l'Anastasis, mot grec de résurrection indiquant l'acte de se dresser debout, en haut et de nouveau. On sait ce qu'il en fut. « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois ! ». Cris et vociférations.

Ce n'est jamais sans brisure de logique que l'on peut emprunter la voie paradoxale de la foi. « Jésus, paradoxe absolu »¹⁹⁰ note Sullivan après Kierkegaard. Et encore : « Guerrier de la connaissance, tel apparaît le paradoxe. »¹⁹¹

Sullivan est davantage poète que théologien, plus intuitif et paysan que philosophe. Il n'empêche qu'il a travaillé les bonnes sources, qu'il a écouté, lu, discuté Freud, Nietzsche, Maître Eckart, Hegel et Kierkegaard. Il s'est situé d'emblée dans la modernité critique,

¹⁸⁸ Jean SULIVAN, *Le plus petit abîme*, Gallimard, 1965, p. 157

¹⁸⁹ *Tirer l'œil* veut dire attirer le regard

¹⁹⁰ Jean SULIVAN, *Dieu au-delà de Dieu*, Desclée de Brouwer, 1982, p. 95

¹⁹¹ Jean SULIVAN, *op. cit.*, p. 40

celle qui se défait constamment des constructions métaphysiques pour entendre mieux l'anthropologie native ouverte au paradoxe, « humour de l'absolu »¹⁹² remarque-t-il.

C'est surtout dans le roman *L'obsession de Delphes* qu'il accentue son admiration pour le bel équilibre de la sagesse, à l'image de la statuaire grecque. Révélation des corps divinement proportionnés. Non plus le foisonnement de l'Inde, mais la vie domptée, apprivoisée, en forme d'homme-dieu. Malgré l'admiration, il se réserve. Cette Grèce de la mesure s'arrangeait tellement bien de l'inégalité et prospérait, de fait, sur la mise au pas des esclaves, ces instruments animés. Un tel homme *raisonnable* demeure une idole inaccessible, et l'art grec finalement est le plus menteur de tous les arts. C'est l'absolu des formes spiritualisées mais l'oubli de la douleur et du cri. Le Greco, lui, parlait plus fort, plus vrai, et une seule toile du seul Goya contient plus de vérité humaine.¹⁹³

Entre Athènes et Jérusalem, commente-t-il, « devant ces corps triomphants, je songeais à Lui qui avait pleuré... qui avait crié... appelé au secours », qui disparaissait au regard pour ne pas demeurer une idole, « afin que nous ne puissions plus le rencontrer que dans le visage de tout homme. »¹⁹⁴

Sullivan ne cessera de jouer de l'opposition de la connaissance intellectuelle abstraite, presque mortelle, et de la reconnaissance vitale, humaine, amicale. Telle est déjà la problématique de *Dieu au-delà de Dieu*. Ce texte est lui-même une reprise de *Paradoxe et scandale* qui portait en dédicace : « Je désirerais tant vous arracher du labyrinthe de la sagesse de ce monde. »¹⁹⁵

¹⁹² Jean SULIVAN, *Dieu au-delà de Dieu*, Desclée de Brouwer, 1982, p. 40

¹⁹³ Jean SULIVAN, *Miroir brisé*, Gallimard, 1969, p. 175

¹⁹⁴ Jean SULIVAN, *L'obsession de Delphes*, Gallimard, 1967, p. 171

¹⁹⁵ Jean SULIVAN, *Paradoxe et scandale*, Plon, 1962, citation de Hamann

Lui, prendra appui, non pas sur la sagesse grecque mais sur l'absurde de la croix, paradoxe absolu. Il se situe ainsi dans une lignée qui va de Pascal à Simone Weil par Kierkegaard et se prolonge en Stanislas Breton : les penseurs qui préfèrent les failles à la sagesse, qui entendent la voix de l'absurde et se méfient du raisonnable. Le monde n'est pas si sage, c'est plutôt violence, inégalité et bêtise ; les formes de l'absurde l'emportent allègrement. Inutile alors de colmater. Surtout ne pas faire de Dieu un principe d'ordre et de régulation. On a trop vu l'usage qui a pu en être fait, au service des armes et de l'injustice. Le cardinal Spellmann bénissant les armes du Viêt-Nam, l'image lui revient en ricochet dans *Joie errante*.

C'est au cœur de l'absurde du réel que l'on peut recevoir « qu'il importe souverainement de ne plus respecter le mot Dieu si on veut être attentif à une certaine vérité. Dieu est un mot, la pauvreté divine est livrée aux mots... Dieu dans les mots est monnayé, manipulé, moqué, nié... Et cependant sur certaines lèvres, il fait trembler et apporte une révélation ».¹⁹⁶

Nous y voilà ! C'est la manière et l'axe de Sullivan.

Il est le petit prophète de l'incertitude, mélange de violence souterraine et d'apostrophes. Il eut, sans doute, des manières de parler, d'enseigner, de sermonner qui ont fait violence. Un jour, en compagnie de Jean Lemonnier, nous avons voulu apporter un soutien amical à l'ami libraire qui avait perdu une « bataille » contre l'Institution, je me souviens du texte lu à deux voix. Sullivan s'était forgé des mots virulents pour dénoncer une théologie rationnelle et froide qui ne nourrit pas, qui ne fait que répéter. Il préparait alors une nouvelle édition de *Ligne de crête*, il y ajoute des mots ramassés et péremptoirs comme un *J'accuse* :

– « Que c'est le savoir théologique, réduit, ratatiné, asservi à l'utile, hors création, à l'usage des foules, qui conduit tantôt à l'indiffé-

¹⁹⁶ Jean SULIVAN, *Dieu au-delà de Dieu*, Desclée de Brouwer, 1982, p. 234

rence, tantôt à la révolte, tantôt à la tristesse de l'obéissance passive. Que l'abstraction dans l'ordre spirituel, se présente comme violence : blessures et mort qui provoquent peur, vomissement et fuite, à moins qu'elle ne produise une race de croyants frigides, tendus, péremptoires, hors plaisir.

– Que le savoir des éclairés a paralysé l'espérance spontanée des petits et des ignorants qui se sont appliqués à ressembler. On les a domptés à faire semblant de savoir.

– Que spéculer en cet ordre devient une imposture dès que le royaume n'est plus annoncé aux humiliés dans la réalité d'une pratique.

– Que les mystères chrétiens se vivent non dans l'espace blanc du mental, mais dans l'insu, à ras de corps et de terre.

– Que Dieu n'a pas réponse aux questions. Faire de lui un répondeur, c'est le transformer en ordinateur. Mieux vaut le nier. Là où vous êtes il est, quand vous vous libérez et que vous apportez la libération.»¹⁹⁷

Voilà une facette *petit prophète* de Sullivan, prêtre-théologien non spécialisé, mais suffisamment au fait des parcours, pour entendre la souffrance d'hommes et de femmes qui en ont assez de Dieu : « On a réussi ce tour de force, à travers l'enseignement ordinaire et la vulgarisation, que des régions entières en ont eu assez de Dieu. » Il ajoute : « Le dieu dont on a assez n'est pas Dieu. »¹⁹⁸

Trente ou cinquante ans plus tard, comme l'exprime bien André Comte-Sponville, « Dieu a cessé de manquer ».¹⁹⁹ On peut bien se porter sans. Il suffit de voir vivre autour de soi, sans arrogance et sans manque. Chez Sullivan, la critique virulente des manières lénifiantes qui ont préparé les désertions « silencieusement, à petits

¹⁹⁷ Jean SULIVAN, *Ligne de crête. Les hommes du souterrain*, Desclée de Brouwer, 1978, p. 198-199

¹⁹⁸ Jean SULIVAN, *L'exode*, Desclée de Brouwer, 1980, p. 195

¹⁹⁹ Yves LEDURE, *La rupture*, Lethielleux, p. 28

pas, sans bruit », ²⁰⁰ comme le dit Légaut. Cette violence verbale n'est que l'envers d'une affirmation joyeuse et ferme, vibration souterraine d'un tout autre ton.

« Ne craignez pas. Je vous écris en écoutant le Messie de Haendel. Dieu en connivence avec l'affectivité, fragile, passible, amoureux. Dieu sensible au cœur. Je ne sais comment cela peut se faire. » ²⁰¹
Chacun a ses accents, chaque lecteur, ses préférences. Chaque écrivain ses facettes. Comme Nietzsche, le démolisseur, plus esthète et sensible que critique au marteau, cherchant surtout à entendre le son que rendent les vies.

C'est en plein mai 68, que Sullivan indifférent aux modes lance, comme une bouteille à la mer :

– « Dieu est encore le Pauvre qui va sans bruit dans l'herbe du monde, le nécessaire sans cesse rejeté, toujours là. Impossible aux Princes de l'intelligence, qui ne veulent reconnaître que ce qui est leur. Le gel de la raison fait éclater en miettes l'idole qu'ils lui ont substituée... Lui, venu d'un pays où ténèbres et lumière se confondent, créateur du cosmos, absurdement apparu en forme d'infime créature, déjà pourchassé, sur le grain de sable de la planète Terre, parmi les éphémères, insulte à la sagesse. Comment a-t-on pu le brandir comme un drapeau, le lier aux démonstrations, le mendiant ? » ²⁰²

– « Parce que Dieu était aussi bien le Tout, l'Omnipotence que le Rien, la Faiblesse, tout aussi présent dans le vide que dans la plénitude. » ²⁰³

– « Seuls ceux qui partagent en vérité le pain et la peine des hommes le peuvent reconnaître même s'ils ne savent pas le nommer. » ²⁰⁴

²⁰⁰ Marcel LÉGAUT, *Croire à l'Église de l'avenir*, Aubier, 1985, p. 10

²⁰¹ Jean SULIVAN, *Ligne de crête. Les hommes du souterrain*, op. cit., p. 200

²⁰² Jean SULIVAN, *Consolation de la nuit*, Gallimard, 1968, p. 109

²⁰³ Jean SULIVAN, *ibid.*, p. 108

²⁰⁴ Jean SULIVAN, *ibid.*, p. 110

Il devrait suffire d'exprimer que le critique qu'il est, est habité d'une voie d'expérience, mystique peut-être, qui le rend simplement porteur d'un son tout neuf.

Du trop connu de Dieu au Dieu incognito

J'ai, moi aussi, comme Mannick l'a chanté, désappris mon catéchisme et Sullivan m'y a aidé largement. Philosophe en formation, j'ai eu un moment à assurer un rôle de professeur d'ontologie, dans un cadre thomiste. Il convenait de présenter, par la raison, les caractéristiques de Dieu : tout ce que Sullivan dénonce. Comment pourrais-je en vouloir à l'étudiant qui un jour d'examen, me remit sa copie parfaitement blanche ? Ce jour-là, j'ai cessé d'être philosophe, de cette manière formelle. Mieux vaut se taire, en effet pour apprendre une autre posture. Et prendre le temps pour arriver à parler d'un autre ton.

Sullivan lui-même rapporte les mots de Paul Claudel, l'immense écrivain, qu'il avait, jeune prêtre, sollicité. Il reçut de lui, conseils et encouragements. Il avait fait part à Claudel des histoires qu'il façonnait. Celui-ci « lui avait répondu, intéressé, troquant même, à la fin de sa lettre, l'encre bleue, contre de l'encre rouge : « Bonne idée, allez-y, bâtissez-nous des contes tirés de la vie quotidienne, chargés de sens, animés d'une intention, une espèce de « Journal de Dieu », le Dieu caché incognito, dans tout destin ». »²⁰⁵

C'était sa voie propre : le détour, l'allusion, le Dieu inconnu par-delà le Dieu trop connu, méconnu. Il fallait aller sur l'autre route, celle de l'effort indirect : délaisser la dissertation pour l'incitation. Seulement mettre sur la voie de l'incognito.

Henri Guillemin, fine mouche, littéraire en diable, a parfaitement reconnu la posture de Sullivan, qui n'est ni démonstratif ni ser-

²⁰⁵ Henri GUILLEMIN, *Sullivan ou la parole libératrice*, Gallimard, 1977, p. 44

monneur mais se plaît dans les coulisses, raconte des histoires en indiquant une direction. Sullivan écrit, déjà, le grand roman de Petru Dumitriu *Incognito*,²⁰⁶ celui-là même qui lui succéda dans les colonnes de Panorama. Le mot Incognito conviendrait mieux encore à son autre ami Jean Grosjean, fidèle compagnon chez Gallimard, et renverrait encore à Gérard Bessière, qui publiait à l'époque *l'Incognito de Dieu*²⁰⁷.

Le mot fait florès. C'est qu'il y a une toute autre posture que la démonstration rationnelle usuelle, une posture d'écoute, moins démonstrative, mais d'attention au « Dieu qui par ces failles, par cette espèce d'absurdité nous visite comme une brise du soir »,²⁰⁸ comme l'évoque Jean Grosjean. On comprend la proximité que pouvaient avoir ces deux-là : Grosjean et Sullivan ; même rejet de la raison raisonnante et de la philosophie, même attention à l'âme, seule durée qui tienne. Un désintéret semblable pour l'histoire et pour le politique mais une assurance totale pour le Poème, en disciples de la Parole. Non pas théologiens. Le théologien est une sorte d'urbaniste des choses qui sait où il va, le poète marche à l'aveugle, parce qu'il exige plus de vérité, plus de densité. Les poètes sont juste sur les traces du divin erratique, parce que « Dieu circule » ou plutôt, écrit encore Grosjean dans *Araméennes*, « il rôde timidement à travers les univers et comme en s'excusant »²⁰⁹. C'est le langage qui est son lieu. Jean Sullivan dans *Miroir brisé* a cette belle expression que Gilles Baudry médite : « Seulement regarder le monde comme le livre de Dieu, le livre est écrit en braille, et ne se livre que dans l'Absent-présent ».²¹⁰

On pourrait dire que le langage est son lieu : les mots, les livres, les films, la culture sont la manière qu'il a de transmettre, dans le

²⁰⁶ Petru DIMITRIU, *Incognito*, Seuil, 1962

²⁰⁷ Gérard BESSIÈRE, *L'incognito de Dieu*, Cerf, Fleurus, 1970

²⁰⁸ Jean GROSJEAN, *Araméennes*, Cerf, 1988, p. 144

²⁰⁹ Jean GROSJEAN, *Araméennes*, op. cit., p. 94

²¹⁰ Jean SULIVAN, *Miroir brisé*, Gallimard, 1969 p. 168

devenir des hommes, quelque chose de lui. Grosjean poursuit : « Les livres sont des anges qui font du porte-à-porte, chaque être humain est un livre pour quelqu'un ou pour quelques-uns. Dieu n'est pas Sirius, Dieu ne nous rencontre qu'à travers notre propre temps, chaque instant nous tombe du ciel, directement. »²¹¹

Jean Grosjean traduit en ses propres mots la manière de Sullivan, il a la même attention au dedans des êtres, la même souveraineté, le même souci de la qualité du langage, le même regard porté aux failles et aux trouées. Pour l'un et l'autre, Dieu n'est pas ailleurs qu'au-dedans.

Guillemin aussi devine que Sullivan esquissait cette manière d'être théologien autrement. Sullivan semble écrire pour un monde à venir, souterrainement présent. C'est comme si la parole avait à peine commencé à être entendue, comme si elle avait tout le futur devant elle. Ainsi trace-t-il le nouveau visage d'une foi étrangère aux régionalismes occidentaux, mais corporelle, enracinée profond, la seule capable de rejoindre le grand fond commun anthropologique et de répondre réellement à l'attente car « la terminologie n'est rien ; [que] l'incroyant qui donne sa vie au bien commun, s'affirmerait-il athée, est plus près de Dieu que le croyant ratatiné sur lui-même ; [que] Dieu est la réalité des réalités, aussi concret et autrement important que les gènes, l'uranium et les galaxies, mais si peu despote écrasant qu'il s'est voulu parmi nous frêle, exposé « aussi démuné que l'embryon » dont la mère prémédite la mort ; [que] sa présence au fond de nous est « quelque chose de faible et d'humilié, qui appelle ».

Henri Guillemin relit ainsi l'œuvre de Sullivan qu'il a si bien compris et dont il retrouve le ton. Il ajoute encore : « Il est normal, et bon, qu'à un Dieu-Humilité réponde une foi-pauvreté ». « Il y a plus de vérité dans une prière qui monte de la chair que dans toutes les architectures des philosophes. » et plus loin : « Ceux qui

²¹¹ Jean GROSJEAN, *Araméennes*, op. cit., p. 84, p.144

serrent les dents pour ne pas prier, leur âme, qu'ils refoulent, prie pour eux ».²¹²

Dieu-Humilité, Dieu incognito, Henri Guillemin reconnaît la posture et l'encouragement. Sullivan se sait atteint et signe : « j'ai appris à vivre presque serein dans le buisson d'épines des questions. Je n'ai pas appris. Cela m'est tombé dessus. »²¹³ Et il confesse en toute fin : « Il y a une chose que Nietzsche, à son époque, ne pouvait pas sans doute percevoir, le Poème, la communion issus de la Parole et de la logique de l'Évangile, qui existent avec et contre l'entreprise, c'est aussi l'Église qui les garde, notre mère, Henri, la sainte Église, dans sa réalité indivisible. »²¹⁴

Peu de textes contemporains sont autant en connivence avec Sullivan que *Poétique de la théologie* de François Cassingena-Trevidy, moine artiste, écrivain, marin de temps à autre qui a ces mots de théologien : « Paradoxalement, pour parler de Dieu, il n'est pas toujours nécessaire de parler officiellement ni tout exprès de lui. Il suffit... que l'on touche au mystère des choses... Dieu, sans doute, à raison de son essentielle humilité, n'aime pas que l'on parle officiellement de lui : il préfère qu'on le suggère, qu'on l'évoque, qu'on l'éveille dans les choses et les êtres où il se cache... Il existe des poètes qui atteignent réellement à la théologie et que l'on pourrait appeler « théologiens du dehors ». En réalité ils le sont tous, dès là qu'ils sont authentiquement poètes. » Le même Cassingena ajoute : « Au-delà de la théologie officielle, professionnelle et tâcheronne, nous voyons... s'en dessiner une autre... que nous préférons parce que Dieu lui-même la préfère : une théologie... poétique, clandestine et marginale, pour autant qu'elle se rencontre aussi chez « ceux du dehors » et qu'au lieu de noircir la page, elle la laisse blanche et se contente de l'annoter, comme

²¹² Henri GUILLEMIN, *Sullivan ou la parole libératrice*, Gallimard, 1977, p. 140

²¹³ Jean SULIVAN, « Passez les passants » in GUILLEMIN *Sullivan ou la parole libératrice*, Gallimard, 1977, p. 210

²¹⁴ Jean SULIVAN, *ibid.*

en marge. »²¹⁵ On croit lire la dernière partie de *Petite littérature individuelle* !

Vivre l'incognito de Dieu aujourd'hui

Sullivan a puisé en Kierkegaard bon nombre de ses premiers thèmes : le paradoxe, l'ironie et l'incognito qui est l'un de ses mots privilégiés. C'est à la fois l'incognito du Dieu caché qui se dissimule à jamais dans le banal des existences, l'incognito du Christ qui passe dans les vies, « caché comme un rien-qui-change-tout » : il s'est infiltré, anonyme, dans la chair de l'existence, à l'insu de lui-même et de tous, dans l'opacité²¹⁶, l'incognito du Christ ressuscité qui se voile dans l'incognito du jardinier. L'incognito de la foi qui se révèle dans « l'à-peine » sans que l'on puisse mettre quelque étiquette sur la croyance : « Savez-vous qu'il est des hommes qui ne croient pas en Dieu et qui l'aiment ? »

Le premier art chrétien est né en se mêlant aux autres signes, en se fondant dans l'équivoque. L'art des catacombes est discret, commun, ne parlant qu'à celui qui veut l'entendre : le poisson, l'ancre, le dauphin, le cerf, autant de signes discrets. L'incognito est la manière de Dieu. C'est toujours dans un certain incognito que se découvre la voie du serviteur. Kierkegaard se voulait aussi chrétien incognito, se définissant « une sincérité humaine ». N'est-ce pas déjà le portrait de Jean Sullivan ?

C'est de cette manière que la culture se révèle l'un des lieux du passage incognito de Dieu. La culture est le lieu ordinaire et mêlé où Dieu se mélange aux histoires des hommes. C'est au cœur de ces histoires banales que se manifeste la jeunesse de Dieu qui s'invente par le jeu des vies humaines. Dieu a posteriori, dans le toujours renouvelé du mouvement de la vie.

²¹⁵ F. CASSINGENA-TRÉVIDY, *Poétique de la théologie*, Ad Solem, 2011, p. 20-22

²¹⁶ François BOUSQUET, *Le Christ de Kierkegaard*, Desclée, 1999, p. 430

La culture est animée d'une présence diffuse qui traduit le mouvement secrètement fécond du serviteur qui ravive la joie des hommes par son offrande. J'aimerais seulement évoquer le geste discrètement « baptismal » de la toute fin de *La Strada*, le sens « eucharistique » du *Festin de Babette*, le *Grand chemin*, *Respiro*, *Liberò*, *Bleu*, *Rouge*... et mille autres scènes qui en étant « *la création ininterrompue d'imprévisible nouveauté* » traduisent le dynamisme de la vie.

La culture, je la sais mélangée, complexe, mouvante. Je « surligne » seulement cet élargissement des êtres, cette vie vivante qui palpite en elle et accompagne le déploiement, incognito, de Dieu dans sa trame. Telle est ma conviction, sereine autant que risquée. Je passe du temps, aujourd'hui, en des chroniques, à guetter dans les marges de la culture contemporaine, dans ses films, ses musiques et ses livres, cet effort souterrain pour dire le mystère de Dieu dans l'homme. Au hasard des découvertes. Le hasard, a-t-on dit, ce serait un mot d'Einstein, « c'est la manière qu'a Dieu de voyager incognito ».

Il existe une véritable tradition chrétienne de l'écoute de la culture cherchant à entendre... la Présence incognito. Je renvoie aux grandes figures de Jean Collet et d'André Bazin pour le cinéma, celles de Jean Steinmann, de Charles Moeller et Jean-Pierre Jossua pour la littérature... Ils s'inscrivent dans la tradition que Claudel suggérait à Sullivan : « faire le journal de Dieu, le Dieu caché, incognito, dans tout destin ». Comme le rappelle Guillemin, nous sommes en bonne compagnie.

C'est une grande joie que de reconnaître, de désigner en creux la place de Dieu-déjà-là dans l'écriture des hommes. Posture de confiance, regard d'attention positive, dialogue permanent : il se tricote dans la culture un maillage serré, maille à l'endroit, maille à l'envers, d'un Dieu-a-posteriori comme le nomme Yves Ledure, qui continue de s'inventer dans le champ des hommes. C'est bien pourquoi la culture est le champ incognito où « Dieu circule et

rôle à travers l'univers et comme en s'excusant. »²¹⁷ Il s'agit de guetter, à même les productions bariolées des hommes, cette présence d'un élargissement de la vie en forme de serviteur. Lui ne cesse de s'effacer pour que la vie fleurisse. Dans *Beautiful*, le dernier film d'Inarritu, la caméra suit, pas à pas, le geste de grandeur humble de cet homme appauvri, qui, proche de la mort, fait en sorte que la vie continue à circuler. De même qu'il existe dans le cinéma un Charlot universel qui marche en claudiquant, se dessine aussi une liberté qui s'offre, pour que la partition soit jouée jusqu'au bout. Le cinéma dans la culture de ce temps est un lieu de présence d'un ailleurs respirable : une utopie concrète qui n'est pas sans lien avec le geste eucharistique. On peut prier au cinéma parfois.

Il me semble que Sullivan est un compagnon du Dieu-Humilité qui est aussi Dieu-Humanité, un compagnon d'une Église invisible et souterraine, porteuse aussi d'une joie discrète et féconde.

« Puisque l'absolu s'est incarné, comment est-il possible de n'être pas présent à chaque saison du monde avec son parler, dans le flux incertain, irrationnel et douloureux de la vie, mais aussi dans le feu d'artifice que sont les villes, toutes les créations des hommes, afin de révéler peut-être qu'il y a des hôtes de pureté en plein milieu de la foire et du cirque et que tout va vers l'unité et la joie. Impossible de n'être pas contemporain sans trahir »²¹⁸

En théologien contemporain, Claude Geffré est parfaitement dans cette ligne qu'il exprime ainsi : « Plutôt que de violer l'incognito de Dieu par un bavardage indiscret, la vocation de l'Église est de témoigner en paroles et en actes, de l'existence du Dieu d'Amour ». ²¹⁹

Dans un sens un peu différent mais complémentaire, l'incognito est la posture que recommandait déjà Jacques Ellul. Son œuvre de

²¹⁷ Jean GROSJEAN, *Araméennes*, Cerf, 1988, p. 94

²¹⁸ Jean SULLIVAN, *Itinéraire spirituel*, Gallimard, Folio, 1976, p. 178

²¹⁹ Claude GEFFRÉ, *Le christianisme comme religion de l'Évangile*, Cerf 2012, p. 151

vie, étonnamment lucide, porte sur les médiations : la technique, le politique, l'engagement... Dans *L'Espérance oubliée*, il développe au dernier chapitre, la mutation vers l'incognito qu'impose le temps. Il se situe aujourd'hui, dans ce monde et cette Église de dérégulation comme il l'appelle déjà en 1971 où « nous sommes donc très exactement dans une impasse »²²⁰, « l'incognito est peut-être la forme vraie, sérieuse, profonde de l'espérance aujourd'hui »²²¹. Il entend par là qu'il convient non d'en finir avec les engagements, mais de développer une assurance fondée sur la foi par un refus des compromissions. Et surtout agir par « l'intrusion d'une dimension complètement nouvelle, inattendue, l'incognito : c'est cela qui est une présence au monde, par le choc du refus, par le trou de l'absence, par la lacune provoquée, par la fissure du discours attendu mais qui ne vient plus. »²²² Pour lui, « cet incognito de contestation et d'affirmation est le seul mode de la présence possible de l'Église au monde moderne. » C'est ce qu'il conviendrait de développer, en consonance avec la posture de « petit chrétien d'incertitude », le « chrétien incognito » de Jean Sulivan.

Dans une chronique de *Témoignage chrétien* Jacques Madaule, revient sur *Les mots à la gorge*, achevé le 29 avril 68, paru en 69. Sur la jaquette : « Tu peux toujours crier »
Je le cite : « Toute la recherche de Sulivan, c'est de passer au-delà des mots. Faire dire aux mots davantage, les charger d'une intensité qui les brise, découvrir ce qu'il y a derrière. »
Il achève : « L'au-delà des mots qui vous prennent à la gorge, c'est sans doute l'Amour sans visage. Derrière les mots de Sulivan, je sens la continuité d'une oraison sans parole. »
J'aurais aimé écrire exactement cela.

Joseph Thomas

²²⁰ Jacques ELLUL, *L'espérance oubliée*, La table ronde, 2004/1971, p. 278

²²¹ Jacques ELLUL, *op. cit.*, p. 279

²²² Jacques ELLUL, *op. cit.*, p. 286